

Les jours de pluie

Les Chansons d'amour de Christophe Honoré

Nicolas Gendron

Volume 26, numéro 2, printemps 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33473ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gendron, N. (2008). Compte rendu de [Les jours de pluie / *Les Chansons d'amour* de Christophe Honoré]. *Ciné-Bulles*, 26(2), 56-57.

Les Chansons d'amour
de Christophe Honoré

Les jours de pluie

NICOLAS GENDRON

Le cinéma a prouvé depuis un bon moment déjà qu'on pouvait chanter les aléas du cœur. Des mythiques **Parapluies de Cherbourg** à **Across the Universe**, en passant par **On connaît la chanson** et **Moulin Rouge!**, on fredonne ou l'on entonne ses sentiments à défaut d'avouer ses désirs ou ses pulsions d'une voix posée. Le genre et ses variantes, la comédie musicale ne se résumant

plus à Broadway, font fuir d'office plusieurs cinéphiles, et **Les Chansons d'amour** ne font pas exception. Mais ceux qui restent risquent fort d'être récompensés de leur goût de l'aventure.

Après les quelques notes poussées dans son film précédent, **Dans Paris**, Christophe Honoré a décidé de porter la mécanique plus loin pour raconter l'histoire du jeune couple formé par Ismaël (son acteur-complice Louis Garrel, cabotin et allègre) et Julie (Ludivine Sagnier, pétillante comme à l'habitude, cette fois dans un rôle effacé). Ces amoureux n'hésitent pas à accueillir une tierce personne sous la couette; la belle Alice (Clotilde Hesme, tout aussi à découvrir, sinon plus, que dans **Le Fils de l'épicier**) a le cœur grand et l'aura bientôt gros. Car (presque) tout n'est pas rose dans

ces amours triangulaires. Même si remplacer un des sommets du triangle par un jeune Breton très volontaire (Grégoire Leprince-Ringuet, émouvant) pourrait sembler calmer le jeu. Mais pour combien de temps?

L'amour à trois n'est pas un sujet tabou au cinéma, qu'on pense aux films de la Nouvelle Vague dont Honoré s'est inspiré ou encore à **The Dreamers**, qui se tramait dans la fièvre de Mai 68, avec Garrel encore une fois. On ne réinvente donc pas la roue, mais on tâche d'y ajouter une touche naturelle de modernité par le biais d'une polygamie d'occasion. Ainsi, personne ne s'offusque de l'existence du trio, pas même la mère de Julie, qui se montre plutôt intéressée par l'expérience. L'homosexualité est également abordée sans cliché ni demi-mesure, comme s'il s'agissait de l'amour



Les Chansons d'amour

Le Fils de l'épicier
d'Éric Guirado

La (petite) gloire de mon père

NICOLAS GENDRON

entre un homme et une femme, preuve que les temps ont changé. Pour le mieux, pour l'ouverture et la différence. Le 10^e arrondissement de Paris, avec sa place de la Bastille et sa vie de quartier, nous sort aussi de son imagerie touristique « millénaire », et devient un personnage à part entière tel qu'embrassé par Honoré.

Mais ce qui sonne le plus juste dans ce tableau tragicomique, c'est l'utilisation même de son titre. L'apport créatif de l'auteur-compositeur Alex Beaupain est tout aussi considérable que délicieux. La douzaine de chansons qu'il a écrites, les moins récentes comme celles pour le film, empruntent un ton lucide sur le fait amoureux et un romantisme qu'on qualifierait de vieillot. Oui, à l'instar du classique de Jacques Demy cité plus haut, les états d'âme débordent des refrains, et l'on chante à s'époumoner sous la pluie. Seulement, même si le ton emprunte à Demy, Honoré s'affiche résolument ironique, arrogants et pourtant d'une grande acuité sur « la beauté du geste » d'aimer, et ses mensonges, et ses promesses. Il prouve son habileté à manier les subtilités du récit en permettant à ces chansons de couler de source, les chorégraphiant avec soin. Elles sont aussi joliment marquantes pour ceux et celles qui ont compris que les élans du cœur sont emmêlés de drôlerie et de gravité. Comme ce film qui, l'air de rien, allie tradition et modernité. ■

Les Chansons d'amour

35 mm / coul. / 96 min / 2007 / fict. / France

Réal. : Christophe Honoré
Scén. : Christophe Honoré et Gaël Morel
Image : Rémy Chevrin
Mus. : Alex Beaupain
Mont. : Chantal Hymans
Prod. : Paulo Branco
Dist. : Les Films Séville
Int. : Louis Garrel, Ludvine Sagnier,
Chiara Mastroianni, Clotilde Hesme,
Grégoire Leprince-Ringuet

Pour l'enfant qui bascule dans la sphère adulte, le berceau familial se traduit peu à peu en rampe de lancement ou en étouffoir. Dans un cas comme dans l'autre, il importe de quitter le nid pour mieux y revenir, quitte à blesser les uns et oublier les autres dans ce tracé intime vers l'indépendance. Dès les premières images du **Fils de l'épicier**, où une vidéo en super 8 montre un gamin tout sourire, on annonce qu'il faudra revisiter les voies d'autrefois pour se réconcilier avec soi-même. Antoine Sforza (Nicolas Cazalé, familial) s'est « barré y'a 10 ans » du village où son père tient une épicerie de quartier. Devenir un potentiel « & Fils » sur la devanture du commerce paternel ne lui souriait guère. Mais quand le cœur de papa commence à battre d'un rythme irrégulier, Antoine se voit contraint de jouer au livreur de victuailles dans les hameaux de son enfance. D'autant plus qu'il doit rembourser l'argent qu'il a prêté à son amie Claire (Clotilde Hesme, radieuse), pour qui son cœur commence lui aussi à défaillir.

Comédie dramatique d'allure modeste et de facture leste, **Le Fils de l'épicier** pose nonchalamment les balises de son propos, l'air de dire qu'il a tout son temps. Certains s'en étonneront, mais on peut y voir un parallèle avec le fiévreux **De battre mon cœur s'est arrêté**, sur un mode toutefois plus léger et pacifique, et dans un décor cent fois plus bucolique. Dans cette façon qu'ont les deux protagonistes de fuir ce que leur père a été, ensuite rattrapés par ce qu'il est

devenu, un roi déchu et faiblard, se dessine une réflexion ambivalente sur l'héritage qu'on veut bien se donner, à partir de celui qu'on a voulu nous offrir.

Sinon, Antoine n'exprime que négligemment le regard qu'il porte à son géniteur : « S'ils lui greffent un cœur d'homme, ça va lui faire bizarre. » Comme s'il se refusait à concéder ne serait-ce qu'une once de sensibilité à celui qui l'a élevé et nourri, dut-il même ne pas reconnaître la sienne. Cette logique se reflète dans son rapport à la clientèle, lui qui se révèle peu doué pour les relations humaines en général, et les relations d'affaires en particulier. Ainsi est-il profondément agacé quand les clients lui reprochent de ne pas offrir la même qualité de service que son père.

Son envie d'être unique se frotte à cette fuite d'une existence qu'il semble juger banale, trop simple pour lui, à l'instar de sa mère qui résume, une gêne honteuse dans la voix : « J'ai rencontré mon mari, je l'ai suivi, et ç'a fait une vie. » Aveuglé par cet idéal d'émulation envers son propre clan, il ne réalise pas, ou si peu, que sa situation n'a rien d'enviable, incapable qu'il est de conserver un emploi plus de trois mois, sans amour et sans réseau social non plus. Le drame sourd de son frère François, qui fait mine d'en mener plus large qu'il ne peut en supporter, lui est aussi étranger, un mariage et des affaires prospères faisant souvent écran à un désarroi plus grand. On pourrait être agacé que le personnage de Claire souligne la leçon première qu'Antoine, son frère et sa mère devraient retenir — « Il n'est jamais trop tard quand on veut changer quelque chose dans sa vie. » —, mais le bonheur que procure le film ne repose pas tant sur sa philosophie, prônée mille fois ailleurs, que sur son cadre enchanteur.

Ainsi le département français de la Drôme et les têtes blanches qui y habitent deviennent-ils les véritables vedettes de ce retour



Le Fils de l'épicier

aux sources. Par son approche de fiction documentaire à la Marcel Pagnol, et après s'être penché pour la télé sur l'univers des épiciers ambulants, Éric Guirado laisse la parole aux petites gens. Sa caméra suit les vastes paysages, sans manipulation de l'image par quelque effet de montage, comme elle fait défiler devant elle bon nombre d'habitues qui sont incarnés par des figures qui ont tout des non professionnels triés sur le volet. Le naturel de ces villageois ordinaires, au sens qu'ils brillent parce qu'ils n'ont justement pas été retouchés par l'engrenage cinématographique, ajoute véracité et truculence au portrait de famille. Paradoxalement, deux personnages-types se dégageant du lot, interprétés avec un professionnalisme évident, nuisent un tantinet au niveau de jeu. En effet, Liliane Rovère et Paul Crauchet composent deux êtres plus qu'attachants, qui rappellent cependant au spectateur les ficelles de la fiction, alors qu'il commen-

çait à peine à croire à la vérité de ces habitants du Midi de la France. Ce qui ne signifie pas que le compromis entre le réel (nécessairement transformé par l'image) et le fictif ne puisse pas s'avérer charmant et plein d'allant. Seules quelques petites touches de magie s'envolent ainsi avec le vent de cette nature si chère à Pagnol. Pendant que **Le Fils de l'épicier**, d'agréable compagnie, prend conscience que des petites gloires naissent parfois de grandes fortunes. ■

Le Fils de l'épicier

35 mm / coul. / 96 min / 2007 / fict. / France

Réal. : Éric Guirado
 Scén. : Éric Guirado et Florence Vignon
 Image : Laurent Brunet
 Mus. : Christophe Boutin
 Mont. : Pierre Haberer
 Prod. : Miléna Poylo et Gilles Sacuto
 Dist. : FunFilm
 Int. : Nicolas Cazalé, Clotilde Hesme, Daniel Duval, Jeanne Goupil, Liliane Rovère, Paul Crauchet

Tout est parfait
 d'Yves-Christian Fournier

Les lendemains désenchantés

STÉPHANE DEFOY

Pour son premier long métrage de fiction, Yves-Christian Fournier avait entre les mains le sujet idéal pour se planter royalement. Abordant le thème du suicide chez les jeunes en racontant l'histoire de quatre garçons qui s'entendent pour s'enlever la vie simultanément dans des lieux et avec des méthodes différentes, **Tout est parfait** (titre ironique s'il en est un) évite admirablement tous les écueils propres à ce genre d'exercice. Le film prend le parti pris des survivants, les parents des victimes et surtout celui

d'un adolescent (Josh) qui peine à se remettre de la disparition de ses meilleurs amis. Guidé par le scénariste et romancier Guillaume Vigneault (*Carnets de naufrage*), le réalisateur dresse un portrait hyper-réaliste de jeunes à la recherche de leur identité. Ce sont des ados comme on en croise des milliers dans les corridors des polyvalentes du Québec.

Devant le suicide et la dévastation qui suit ce geste irréversible, les auteurs refusent toute forme d'explication, évacuant le point de vue psychosocial et le discours moralisateur. Il ne reste à l'écran que ce sentiment

de vide et d'incompréhension qui se transforme chez les uns en révolte et en capitulation pour les autres. Assumant complètement l'influence de Gus Van Sant (*Last Days*, *Elephant*) dans son travail (traitement épuré, éléments au caractère tragique effleurés en demi-teintes, plusieurs prises de vues en contre-jour, une place importante occupée par de jeunes comédiens non professionnels, etc.), le réalisateur opte pour la sobriété du propos et la crédibilité des personnages. En revanche, Fournier ne s'offre pas la même liberté sur le plan artistique (financement par les institutions publiques oblige) que l'auteur de *My Own*

Private Idaho, n'ayant pas son pareil dans l'évocation du mal de vivre à l'adolescence; le réalisateur québécois reste parfois collé à son scénario afin de s'assurer que le récit progresse de façon linéaire. Ainsi dans la dernière partie, l'intrigue tend à perdre de son lustre et la poésie du départ s'estompe tranquillement. Néanmoins, des scènes d'une redoutable efficacité, comme celles réunissant Josh (étonnant Maxime Dumontier) et le père d'un des jeunes disparus (incroyable Normand D'Amour), rappellent que nous sommes devant une œuvre forte dans sa représentation du désespoir et de l'impuissance.



Tout est parfait

Le récit est à son meilleur lorsqu'il se concentre sur la douleur des proches vivant dans l'incompréhension d'un acte aussi brutal que le suicide chez les jeunes hommes. L'univers adolescent occupe l'avant-scène de cette évocation pudique d'événements sombres. Le réalisateur place les adultes en retrait, laissant s'exprimer toute la violence contenue du protagoniste principal, rongé par le remord. À ce propos, soulignons les dialogues toujours justes, faisant de **Tout est parfait** une étonnante contrepartie à la représentation des jeunes fausement rebelles qui s'expriment comme des adultes de séries télévisées.

Il faut cependant reprocher à Fournier son usage excessif de retours en arrière impliquant Josh avec chacun de ses amis disparus qui apparaissent soudainement à la manière de spectres venant hanter la conscience du seul survivant du groupe. Le réalisateur aurait pu limiter ces retours en arrière uniquement aux scènes de groupe, expliquant amplement la complicité et la solidarité qui unifiaient cette bande de garçons. Sans cet élagage, le film s'étire en longueur dans sa dernière partie avant de se déverser dans une conclusion dont l'optimisme forcé tente de faire oublier la noirceur du propos. Ces quelques réserves émises, qui n'enlèvent rien à la qualité de l'ensemble de la production, démontrent tout de même que pour la réalisation d'un premier long métrage de fiction, il est impossible que tout soit parfait. ■

Tout est parfait

35 mm / coul. / 118 min / 2007 / fict. / Québec

Réal. : Yves-Christian Fournier
Scén. : Guillaume Vigneault
Image : Sara Mishara
Mus. : Patrick Lavoie
Mont. : Yvann Thibaudeau
Prod. : Nicole Robert
Dist. : Alliance Vivafilm
Int. : Maxime Dumontier, Chloé Bourgeois, Normand D'Amour, Claude Legault

La Visite de la fanfare d'Eran Kolirin

Vaincre la mélancolie par le rire

MARIE-HÉLÈNE MELLO

Inspiré librement des récits de voyage du dramaturge égyptien Eli Salem (regroupés dans le livre *Voyage en Israël*), **La Visite de la fanfare** est une comédie décalée et douce-amère qui aborde les différences interculturelles. Plus moqueur que moral, le premier long métrage du cinéaste israélien Eran Kolirin étonne par la tendresse de son regard. Légèrement ridicules dans leur uniforme bleu poudre, les musiciens égyptiens de l'Alexandria Police Ceremonial Orchestra attendent en vain qu'on les accueille à l'aéroport. Un malentendu linguistique (confusion des villes Petah Tikvah et Bet Hatikvah) les pousse alors à prendre le mauvais autobus et la délégation se retrouve en plein désert israélien, dans un bled dépourvu de vie culturelle où les habitants semblent s'ennuyer profondément. Cette prémisse, illustrée par de longs plans fixes qui font ressortir la « platitude » des lieux et le conformisme de l'orchestre, donne le ton à cette fable parfois caustique et vraiment originale, où le silence joue un rôle de premier plan.

Forcé de passer la nuit dans le village parce que les transports publics ne reprendront que le lendemain, l'Alexandria Orchestra, mené par Tewfiq (remarquablement interprété par Sasson Gabai), accepte l'invitation de Dina (Ronit Elkabetz, vue dans **Alila**, d'Amos Gitai), propriétaire d'un restaurant. Si le chanteur et chef d'orchestre

semble autoritaire avec le jeune musicien Haled (Saleh Bakri) et plutôt mélancolique, la conversation d'abord malaisée qu'il tiendra avec Dina, jeune femme directe et sans gêne, lui permettra de s'ouvrir un peu et même de sourire. Sans obéir aux conventions du romantisme, la scène où ils discutent sur un banc de parc est d'une grande beauté. Kolirin semble insister sur les silences inconfortables qui s'étirent et se multiplient, alors que Tewfiq parle du décès de son épouse. Avec brio, le cinéaste procède exactement à l'inverse des films égyptiens qui, selon Dina, sont larmoyants et remplis de beaux héros : ici, uniquement des gens seuls, vulnérables et un peu gauches. À cet égard, Haled, unique Casanova du film, s'avère le personnage le moins intéressant et le plus unidimensionnel de **La Visite de la fanfare**.

Les autres échanges entre musiciens et habitants sont aussi ponctués de malaises. Certains d'entre eux logent dans une famille peu ravie de leur présence : à table, mère et fille ne se gênent pas pour exprimer leur mécontentement, et de manière particulièrement cocasse. Seule la musique semble permettre la communication, comme le démontre la scène où le clarinettiste Simon (Khalifa Natour) sort son instrument pour jouer une composition inachevée. La tentative d'Haled d'initier le jeune Papi (Shlomi Avraham) à l'amour, alors qu'ils se trouvent dans une roulathèque, donne aussi lieu à des moments loufoques : Papi y fait pleurer une fille « laide », puis reproduit par étapes les gestes appris par Haled afin de pouvoir l'embrasser. Plus burlesque que les autres gags du film — qui jaillissent souvent très spontanément de la composition symétrique des plans ou d'une réplique abrupte —, cette scène étonne, mais ravit par sa façon inhabituelle de ridiculiser (affectueusement) un personnage profondément pathétique.



La Visite de la fanfare

Si **La Visite de la fanfare** met en scène la rencontre entre les musiciens venus d'Égypte et les habitants du village israélien, la majorité des échanges s'y déroule toutefois en anglais. Il en résulte l'impression initiale d'une distance immense entre les citoyens de deux pays voisins qui, selon le « camp », s'expriment entre eux en arabe ou en hébreu. Le film contient bien quelques allusions à la guerre (notamment le geste subtil d'un musicien qui recouvre de

son képi une photographie de tank affichée sur un mur), mais le réalisateur semble au contraire vouloir explorer le rapport entre les peuples égyptien et israélien « à échelle humaine », c'est-à-dire en dépit des grands conflits qui influencent habituellement leurs relations. Kolirin atteint cet objectif en offrant un premier film maîtrisé dont l'humour est intelligent et la simplicité, magnifique. ■

La Visite de la fanfare

35 mm / coul. / 90 min / 2007 / fict. / Israël-France

Réal. et scén. : Eran Kolirin
 Image : Shai Glodman
 Mus. : Habib Shehadeh Hanna
 Mont. : Arik Lahav Lebovitch
 Prod. : Eilon Ratzkovsky, Ehud Bleiberg, Yossi Uzrad, Koby Gal-Raday et Guy Jacoel
 Dist. : Les Films Séville
 Int. : Sasson Gabai, Ronit Elkabetz, Saleh Bakri, Khalifa Natour

Ciné-Bulles sur le web
www.cinemasparalleles.qc.ca